Théâtre II C 36

LA

FOIRE AUX PLACES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. BAYARD,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,
LE 25 SEPTEMBRE 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.
BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1830.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DARRAINE, ancien chef de division	M. DEROUVÈRE.
M, DEGOURDIS, solliciteur ..	M. BERNARD-LÉON.
NOIROT, chef de division	M. LEPEINTRE, jeune.
DESRUBANS, grand seigneur .	M. EMILIEN.
BROSSET, ouvrier	M. ARNAL.
ROBERT, garçon de bureau...	M. ARMAND.
PERROCHEL, solliciteur.....	M. HYPPOLITE.
KNIFF, suisse ..... / Mme ROBERT, vieille femme..	M. LEPEINTRE, aîné.
Mme DARMAIN, grande dame.	Mlle WILLMEN.
JOSÉPHINE, jeune ouvrière, en blanc, rubans noirs	Mlle ARMANTINE.
SOLLICITEURS.	

La Scène se passe à Paris.

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 7.

LA

FOIRE AUX PLACES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une antichambre ouverte des deux côtés. — Au fond une porte. — Une autre à droite, sur laquelle sont écrits ces mots : *Secrétaire général.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLLICITEURS, *pressés à une porte de droite, et ensuite* PERROCHEL, ROBERT.

CHŒUR DE SOLLICITEURS.

Qu'on nous place, (*bis.*)
Et que justice se fasse;
Qu'on nous place
Tous en masse !
Que les placés
Soient chassés.

PREMIER SOLLICITEUR.

Je dois être un des élus,
Je suis ami de la femme.
D'un libéral qui réclame
L'héritage des ventrus.

DEUXIÈME SOLLICITEUR.

Je suis fils d'un doctrinaire.

TROISIÈME SOLLICITEUR.

Moi, favori d'un banquier.

QUATRIÈME SOLLICITEUR.

Un Monsieur du ministère
Est parrain de mon dernier.

CHŒUR.

Qu'on nous place,
Etc., etc.

PERROCHEL, *se glissant.*

J'aimais l'empereur jadis,
Sans qu'il m'ait rien voulu faire,
Et, sans toucher de salaire,
J'adorais Charles et Louis.
La liberté vient... J'essaie
D'être enfin moins malheureux...
Il est juste qu'elle paie
L'amour que j'avais pour eux.

CHOEUR.

Qu'on nous place,
Etc, etc.

ROBERT, *entrant.*

Silence donc!... On ne doit pas s'entendre dans le cabinet du secrétaire général, ni dans celui du ministre, qui est un peu plus loin.

(*La porte du secrétaire s'ouvre, on entre. — Perrochel veut entrer, on ferme la porte.*)

PERROCHEL.

Mais, M. le garçon de bureau, est-ce que je n'entrerai pas?

ROBERT.

Monsieur, avec des titres on arrive toujours.

PERROCHEL.

Des titres... des titres... Quand on n'en a pas...

SCENE II.

ROBERT, DARRAINE, PERROCHEL, SOLLICITEURS.

DARRAINE.

Ah! mon dieu! quelle cohue!

ROBERT.

Eh! M. Darraine! notre ancien chef de division!... Quel bonheur de vous revoir!

DARRAINE.

Bonjour, Robert, bonjour... Le ministre est-il arrivé?

ROBERT.

Pas encore, Monsieur; mais si vous voulez l'attendre... Vous paraissez fatigué...

(*Il lui offre une chaise.*)

DARRAINE.

Merci, merci... C'est que j'ai eu toutes les peines du monde à pénétrer jusqu'ici!... Il paraît que les solliciteurs ne manquent pas.

ROBERT.

Comme vous voyez... depuis un mois cela dure... et loin de diminuer, la foule augmente tous les jours... A tous les ministères, c'est de même... Chacun vient y parler de ses droits, des services qu'il a rendus, de son dévouement à la bonne cause.

DARRAINE.

Oui... il n'y a que le désintéressement dont on ne parle pas.

ROBERT.

Ah! bien, oui! c'est à qui se fera payer... ce qu'il n'a pas fait... Il paraît qu'à la justice ce sont les avocats qui se partagent le gâteau... A la marine et à l'extérieur, on s'arrache les consulats et les ambassades... Les ambassades ça cloche... Aux finances, on ne fait pas grand' chose; on dort... Et à l'intérieur, c'est le quartier-général... Il y pleut des commis, des préfets!... mais des sous-préfets!... Dieu! y en a-t-il!... tout le monde veut en être : c'est une épidémie!

Air du Charlatanisme.

Puisque dans tout, en ce moment,
On cherche de l'économie,
Puisqu'il faut avoir du talent,
Pour servir son roi, sa patrie...
Les sous-préfets sont menacés;

Car, depuis qu'on les nomme en masses,
On voit, à ceux qui sont placés,
Comme à ceux qui sont déplacés,
Qu'on peut se passer de leurs places.

LES SOLLICITEURS, *dans le fond.*

Encore!... On n'entre pas! on n'entre pas!

ROBERT.

Silence donc!

PERROCHEL, *descendant avec colère.*

Monsieur, je porterai plainte... Que diable! on ne fait pas attendre ainsi des citoyens qui se sont exposés à la mitraille.

DARRAINE.

Eh! mais, je ne me trompe pas... Monsieur...

PERROCHEL, *avec embarras.*

Monsieur... permettez... je ne reconnais pas...

DARRAINE.

Comment! vous ne reconnaissez pas votre compagnon de voyage?

PERROCHEL.

Ah! Monsieur... j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Que le diable l'emporte!... (*Haut, remontant.*) C'est à moi, à moi?...

(*Il entre chez le secrétaire, malgré la foule des solliciteurs.*)

DARRAINE.

Ah! il sollicite!

ROBERT.

Mais vous, Monsieur, comment ne vous a-t-on pas revu au ministère?

DARRAINE.

Oh! moi, j'ai appris les événemens à cinquante lieues d'ici.

ROBERT.

Comment, Monsieur, vous n'étiez pas à Paris à la fin de juillet.

DARRAINE.

Non, mon ami; et j'en suis désolé... mais je ne veux pas avoir le travers à la mode.

Air de la Sentinelle.

Nous avons trop de ces prudens guerriers
Qui, sans péril, affrontent la mitraille,
Et bravement se donnent des lauriers
Le lendemain de la bataille.
Dans son héroïque fureur,
Le peuple a sauvé notre France!
Qu'il en ait au moins tout l'honneur,
Puisque, pour prix de sa valeur,
Il n'a pas d'autre récompense.

Quant à moi, envoyé par la société *Aide-toi, le ciel t'aidera*... je jetais aussi sur ma route les germes d'une glorieuse résistance à l'oppression.

ROBERT.

Ah! ça, Monsieur, on va sans doute vous rendre votre place.

DARRAINE.

Eh! mon ami, il y en a tant qui l'ont mieux gagnée que moi!

ROBERT.

AIR : *Ces Postillons.*

Rassurez-vous, des places que l'on donne,
Au *Moniteur*, consultez le tableau;
L'intrigue est là, c'est elle qui moissonne...
Les droits n'sont rien, et dans plus d'un bureau,
Dix-huit cent quinze est revenu sur l'eau;
Mais vous du moins, par vot' noble conduite,
Par vot' disgrâc' vous fûtes éprouvé,
R'prenez vot' plac', qu'ell' revienne au mérite,
C'est toujours ça d'sauvé.

Et puis, Monsieur, ça nous débarrasserait de ce gros escogriffe qui vous a remplacé... Ah! quel homme! il nous prêchait comme un missionnaire! il voulait faire de nous des congréganistes! avec son air calin, ses yeux baissés et sa voix traînante... Il ne parlait que du ciel, et ses bureaux étaient un enfer.

DARRAINE.

Ah! ça, mais aujourd'hui il doit être embarrassé...

ROBERT.

Chut! le voici.

SCENE III.

LES MÊMES, NOIROT, BROSSET, *se tient dans le fond.*

NOIROT, *son portefeuille sous le bras.*

Oui, mes amis, vive la liberté! vive la charte!... Ah! Robert, pourquoi n'avez-vous pas les trois couleurs à votre boutonnière?

ROBERT.

Monsieur...

NOIROT.

Je veux que vous les ayiez... Je veux que dans mes bureaux tout le monde prenne part à notre grande régénération... Et puis hier, qu'est-ce que j'ai entendu près de votre logement?... des cris séditieux...

ROBERT.

Comment, Monsieur?... Ah! oui, je sais, c'est une de mes tantes... une pauvre femme qui est devenue folle, grâce aux canons, aux fusillades... et surtout à la *Quotidienne*, son journal favori... et le vôtre...

DARRAINE.

En vérité!

ROBERT.

C'est au point que dans son délire, elle se croit aujourd'hui la *Quotidienne* elle-même.

DARRAINE.

La singulière folie!

NOIROT.

Que cela finisse... prenez-y garde.

Air des Maris ont tort.

Ici de la *Quotidienne*,
Les discours seraient indécens.

DARRAINE.

Pour une âme comme la sienne,
Voilà de bien beaux sentimens.

ROBERT, *à demi-voix.*

Oui... s'il nous reste encor long-temps,

Il nous demandera, j'espère,
Des billets d'civisme profond,
Comme il nous demandait naguère
Des billets de confession.

SCÈNE IV.

KNIFF, NOIROT, DARRAINE, ROBERT.

KNIFF.

Ah! ah! ah!... Mon place!

NOIROT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT.

Eh! mais... c'est Kniff... l'ancien suisse du ministère.

NOIROT.

Kniff! je connais ce nom-là.

KNIFF.

Ya, Monsir Robert, c'être moi... un homme pien malheureux!... che havre perdu mon place... et ce qui est plus pire... che havré perdu mon traitement.

DARRAINE.

Ah! mon dieu!... est-ce que vous étiez soldat?

KNIFF.

Non... che n'avré jamais porté un fusil... ché n'étais pas pour le bravoure... che être pour le bouteille.

ROBERT.

Lorsqu'il est sorti de l'hôtel, on l'avait placé à l'Opéra.

KNIFF, *s'égayant un peu.*

Ya... pour promener mon individu dans les coulisses, au milieu des tanseuses... parce que les petits Messieurs ils voulaient venir leur parler... et mon consigne il me défendait de laisser faire, à cause des mœurs.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Je voyais tout,
Quand on sautait avec scandale,
Je voyais tout,
En sentinel' toujours debout.

Quand ine amoureux immorale
Prenait la taille d'in' vestale,
Je voyais tout.

Je voyais tout,
Quant à l'orchestre on faisait signe,
Je voyais tout,
Le vicomte y tenait beaucoup.
Quand les jupons, fut-ce d'un' ligne,
N'étaient pas selon la consigne,
Je voyais tout.

Aussi les temoiselles étaient en colère; tarteiff!... elles me donnaient des coups de pied, en faisant des pattemens... comme ça... je ne bougeais pas... c'être gentil... (*Pleurant.*) Ah! ah! ah! mon place!...

DARRAINE.

C'est donc celle-là que vous avez perdue?

KNIFF.

J'y être plus depuis long-temps... le vicomte me trouvait trop bel homme pour les coulisses; il m'avré placé dans une église pour être suisse.... avec un habit rouge, une épée, un pantoulière, et mon hallebarde à la main... c'être pas si amusant que l'Opéra, à cause des sermons... aussi, je bufais beaucoup, le timanche, pour étourdir mon tête; mais on m'a renvoyé depuis le petite révolution.

DARRAINE.

C'est que vous vous êtes mal montré.

KNIFF.

Ché m'havré pas montré du tout; j'havré brafement caché moi dans le cave du vicaire.

ROBERT.

Pour goûter le vin?

KNIFF.

Ya... pendant trois jours... j'avais peur, et je pufais... et à chaque coup de canon, je pufais encore.

DARRAINE.

Enfin vous êtes sorti de là?

KNIFF.

Non... on m'a tiré par les jambes... alors ché avré pris ine grande cocarde, (*Montrant Noirot.*) comme ce Monsir; ché havré crié: fife la liberté! comme le vicaire... et le vicaire il avré renvoyé moi de mon place... Ah! ah!

NOIROT, *à part.*

Il a bien fait.

DARRAINE.

Et pourquoi?

KNIFF.

Par prudence, à cause de la tournure et du petit accent... pour l'acccent, je ne dis pas... ça ne change pas si vite que les sentimens; vrai... pour la tournure, c'est pas chuste; ché avré ine tournure française, pour le grâce et le fifacité... voyez... (*Il se retourne tout d'une pièce, et il marche.*) Et pour la légèreté donc... j'ai été suisse à l'Opéra. (*Il saute. — Pleurant.*) Ah! ah! ah! mon place.

DARRAINE.

Eh bien! mon pauvre garçon, il faut retourner dans vos montagnes.

KNIFF.

Pour boire du lait! merci... heureusement une grante Matame di faubourg Saint-Germain m'avre dit que je trouverais ici un protectecteur..... qui être français comme moi, ni plus ni moins.

NOIROT, *à part.*

Ah! mon dieu!

DARRAINE.

Et son nom?

KNIFF.

Son nom, à lui...je savais bien; mais dans mon désespoir, je être entré tout-à-l'heure dans ine petite cabaret... et le nom y être resté.

NOIROT.

C'est bien, c'est bien; puisque vous ne savez à qui vous adresser, sortez.

KNIFF.

Hélas! Monsir, je demande qu'on rende mon place d'autrefois à la porte.

NOIROT.

Un suisse au ministère!... ça ne se peut pas.

KNIFF.

Mon grante Madame m'avre dit qu'il y en avait déjà... j'effacerai in suisse sur la porte, je mettrai à la place : *parlez au concierge...* avec un petit drapeau tricolore.

NOIROT.

Bah ! si cela suffisait.

AIR :

Pour garder son rang, son emploi,
On prendrait un autre langage,
Une autre enseigne.

KNIFF.

Mais je croi
Que dans les bureaux c'est l'usage.
Pour être importans,
Je vois bien des gens
Qui n'en ont pas fait davantage.

C'est comme les excellences, qu'on appelle monsir le ministre... on m'appellera monsir le concierge.

DARRAINE.

C'est vrai, mon garçon; mais ces places-là, sans doute, on les donnera à de pauvres français.

NOIROT.

Certainement..... Sortez d'ici, il n'y a plus rien pour vous en France.

KNIFF.

Pas possible.

AIR :

Juge éclairé de nos services,
L'antre gouvernement prenait
D'excellens Français chez les Suisses,
Un pair de Franc' nous le disait.
Mais on nous met sous la remise...
Que deviendrons-nous désormais,
Si pour les port's et pour l'église
On prend les Suiss's chez les Français.

Ça sera pas comme ça... je me plaindrai... adieu... Je retourne moi au cabaret, pour chercher ce nom que j'y avais perdu; voyez la tournure.

(*Il se retourne, et sort tout d'une pièce.*)

NOIROT.

Défendez, à la porte, qu'on laisse rentrer cet homme là dans les bureaux.

KNIFF, *revenant.*

Ah! cet protecteur, qui être français comme in Suisse, je me rappelle... c'est monsir Noirot!

DARRAINE.

Comment! c'est Monsieur!

(*Robert se met à rire.*)

NOIROT.

AIR *du Maçon.*

Sortez, sortez d'ici!
N'espérez pas trouver celui
Qu'on ose désigner ainsi!
Gardez-vous, en ces lieux,
De vous montrer devant mes yeux.
Oui, partez, je le veux.

ENSEMBLE.

NOIROT.

Sortez, sortez d'ici, etc.

KNIFF.

Monsir Noirot, c'est lui
Qui doit me protéger ici;
Des Suisses c'est le bon ami;
Il entendra mes vœux!
Dites : Où trouver en ces lieux
Cet homme généreux?

DARRAINE et ROBERT.

Eh! quoi, c'était donc lui?
Cet homme si sévère ici,
Qu'on voulait désigner ainsi?
Il est bien malheureux,
Que les Suisses seuls, en ces lieux,
Le trouvent généreux.

(*Kniff sort.*)

SCÈNE V.

DARRAINE, ROBERT, BROSSET, SOLLICITEURS, PERROCHEL.

BROSSET.

Eh! ne criez donc pas si fort.

PERROCHEL, *le retenant.*

On n'entre pas.

BROSSET.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce gros là? ne dirait-on pas qu'on lui a pris la couronne de France?... Ils sont là une centaine de fainéans qui crient contre moi, parce que j'entre tout de suite.

ROBERT.

Et en effet, il fallait attendre votre tour.

BROSSET.

Il fallait attendre! il est bon là, lui... quand on n'a rien à faire, je ne dis pas.

DARRAINE.

Qui êtes-vous, mon ami?

BROSSET.

Cyprien Brosset, not' bourgeois; ouvrier ébéniste pour vous servir.

ROBERT.

Vous n'êtes donc pas un solliciteur?

BROSSET.

Non, ce n'est pas mon état, dieu merci; c'est bon pour eux, de se traîner dans l'antichambre.

AIR : *Je n'ai pas le sou.*

Je n' suis rien,
Je n' veux rien,
J'ai des bras et du courage;
Je n' suis rien,
Je n' veux rien,
Mon ouvrage
Voilà mon bien!
Je m' suis battu;
J' n'ai rien pris, j' n'ai rien r'çu.
Au feu, soldat,
Ouvrier après l' combat.
Quand chacun pour s' fair' payer,
Vient crier, prier, piller,
Moi je r'tourn' travailler!..
Je n' sais pas mendier!

J'en vois là qui, dans l'orage,
Faisaient le plongeon sous l'eau,
Et qui s' trouv'nt des gens d' courage,

Depuis qu' le temps est au beau,
Les v'là revenus sur l'eau.

(*Parlant.*) Mon ministre, je me suis bien montré... Mon ministre, une place, une pension pour ma peine... Feignans!... Mais toi, mon garçon?... Moi!

Je n' suis rien,
Je n' veux rien,
J'ai des bras et du courage;
Je n' suis rien,
Je n' veux rien,
Mon ouvrage
Voilà mon bien!
Mon pèr', jadis,
Comm' moi servait son pays;
C' qu'il fit, j' l'ai fait,
Avec le sang ça s' transmet;
Si je m' donne un héritier,
Comm' nous, soldat-ouvrier,
Il saura travailler;
Mais jamais mendier!

(*Tous les solliciteurs sortent et se promènent au fond.*)

PERROCHEL, *à part.*

Le manant!

DARRAINE.

Mais quand on a servi son pays...

BROSSET.

Tiens, est-ce que je ne l'ai pas servi? j'ai été trois jours au feu... à telle enseigne que j'ai planté le premier drapeau... un tricolore que mon père avait conservé.

DARRAINE.

Comment?

BROSSET.

Oui; mon père, un ancien guernadier... de l'île d'Elbe... que les blancs ont fait mourir de chagrin... Brave homme! il n'était plus là, pour les voir filer; ça lui aurait fait du bien.

DARRAINE.

Si vous avez droit à quelque récompense...

BROSSET.

Moi, je ne demande rien.

PERROCHEL.

Est-il bête!

(*Il remonte, et reste dans le fond.*)

BROSSET.

Nous sommes dix mille ouvriers comme ça; nous avons fait notre devoir..... nous avons chassé les autres; et ensuite nous sommes retournés chez nous, à nos ateliers, laissant les places à ceux qui en vivent, les secours à nos pauvres blessés, et ne demandant pour nous que deux petites choses : c'est qu'on nous donne de l'ouvrage, et que le vin soit moins cher, voilà tout. Je sais bien qu'on parle de bruits, de rassemblemens; des feignans .. des têtes chaudes; mais la masse est bonne.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Le peuple entier retourne à ses travaux,
Aux méchans seuls sa puissance est fatale;
Amis constans des lois et du repos,
Nous ne voulons ni trouble ni scandale.
Par le désordre, ah! bien loin d'affaiblir
La liberté que nous savons comprendre,
Si parmi nous on voulait la flétrir,
Nous étions là tous pour la conquérir,
Nous serions là pour la défendre.

DARRAINE.

Mon ami, vous êtes un brave garçon et je serais heureux de faire quelque chose pour vous

BROSSET.

Tiens, pourquoi pas; vous m'avez l'air d'un bon enfant, tout de même. Vous êtes de la maison?

DARRAINE.

Mais à-peu-près.

BROSSET.

En ce cas, je vais vous dire pourquoi je viens ici, et, si ça se peut, vous me donnerez un coup d'épaule. D'abord c'est pas pour moi, c'est pour Joséphine Dubois... une pauvre fille, orpheline depuis le 29 juillet.

DARRAINE.

Eh quoi! son père...

BROSSET.

Oui, Monsieur, il est au Louvre;... c'est là qu'il se bat-

tait comme un démon, quand une balle l'a frappé... tout près de moi; heureusement, ça ne venait pas d'un français, mais d'un habit rouge.

DARRAINE.

Elle a droit à une pension....

BROSSET.

Monsieur, Joséphine a d'autres droits. (*Lui montrant un journal.*) Voilà un journal qu'on l'y a donné... pour dix sous, c'est le *Temps*, un des bons; il y a là un article... tenez... *Trait de bravoure*... là... vous y êtes.

DARRAINE.

Eh bien?

BROSSET.

Eh bien! ça la concerne... c'est-à-dire, son père. (*Mouvement de Darraine.*) Hem! quel courage! Ah! c'était un homme, celui-là... prendre un canon tout chargé! On demande que l'héros se fasse connaître, et c'est pour ça que je viens ici, moi, l'ami du père Dubois; moi, que Joséphine regarde encore comme...

DARRAINE.

Comme son père?

BROSSET.

Ah! quelle bêtise!... mieux que ça, Monsieur; le père Dubois attendait pour me la donner, que j'eusse un état... à présent, la voilà orpheline, elle refuse toujours ma main, par respect pour les idées de son père... mais je pensais qu'avec les bonnes intentions du ministre... car il promet beaucoup, et quand un ministre donne sa parole, ça doit être solide, n'est-ce pas?

DARRAINE, *souriant.*

La parole d'un ministre!... ah! je vous en réponds!

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Chaque ministre, en arrivant,
Promet du bonheur et des grâces;
Il promet que dorénavant
Le seul mérite aura des places;
Il promet d'avoir des talens;
Il promet d'être sans faiblesses,
Econome... et depuis vingt ans
Ils ont tous tenus leurs promesses!

BROSSET.

Par exemple !

DARRAINE.

Mais rassurez-vous, je tiens les miennes... et je ne sortirai pas du ministère que vous n'ayez obtenu justice... Je veux vous marier, moi.

BROSSET.

Je ne demande pas mieux.

DARRAINE.

Il faut d'abord rédiger un mot de demande, et puis ensuite vous m'amènerez mademoiselle Joséphine.

BROSSET.

Tout de suite, Monsieur... C'est une bonne action que vous allez faire, et ça vous portera bonheur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT, *entrant.*

Ah! M. Darraine, le ministre est arrivé; mais il n'y a pas moyen d'approcher.

DARRAINE.

C'est bien, je le verrai... Eh! mais quel bruit!... Ah! Robert, quelle est donc cette personne qu'on entoure ?

ROBERT.

C'est M. le secrétaire-général.

DARRAINE.

Eh non! c'est une dame.

ROBERT.

Justement... son beau-frère en a le titre... un petit jeune homme qu'on nous a donné provisoirement, mais c'est Madame qui fait le travail.

(*Darraine et Brosset sortent.*)

SCÈNE VII.

Mme DARMAIN, DÉGOURDIS, ROBERT, *plusieurs personnes l'entourent*, PERROCHEL.

CHŒUR.

AIR : *Au lever de la mariée.*

Accourons tous sur ses traces!
Son juste choix, parmi nous,
En distribuant les places,
Ne fera point de jaloux.
Toujours fidèles aux grâces,
Accourons tous sur ses traces,
Elle va nous placer tous.

Mme DARMAIN.

C'est bien, mes amis, c'est bien; comptez sur moi... je vous recommanderai, je vous placerai... Dieu! qu'un ministère est lourd! Mon beau-frère est-il arrivé?

ROBERT.

Oui, Madame; mais son cabinet est encombré.

Mme DARMAIN.

Je crois bien... Pauvre garçon! il ne sait où donner de la tête; heureusement j'en ai pour lui. (*A Robert.*) Tenez, Robert, on viendra chercher cette loge pour l'Opéra. (*A un jeune homme.*) Jules, voilà des billets... de spectacle, de bal, de concert, vous les donnerez à ces Dames, à ces Messieurs; s'il n'y en a pas assez, on en signera. Voilà ce que j'aime. (*A un jeune homme.*) Ah! M. Dubreuil, j'ai parlé de vous; vous êtes un ami de mon frère, un peu parent du ministre... On vous casera, c'est convenu.

AIR *de Marianne.*

Oui, nous suivons l'ancien système :
Pour le bonheur de son pays,
Un bon ministre doit... quand même,
Placer ses proches, ses amis.
Avec tendresse,
Avec adresse,

De ses parens garnissant les bureaux,
Qu'il mette en place
Toute sa race,
Fils, petits-fils, gendres, collatéraux.
Que le ministère en fourmille,
Si bien qu'ils puissent, en ces lieux,
Chanter : *Où peut-on être mieux*
Qu'au sein de sa famille?

Je vous choisirai quelque chose de bon... il doit en rester encore. Eh! M. Dégourdis, vous êtes donc des nôtres?

DÉGOURDIS.

Oui, be... belle dame, je vous suis fi... fi... fidèle, et je vous demande votre pro... pro... tection.

Mme DARMAIN.

Mais on disait que vous étiez un de nos ennemis?

DÉGOURDIS.

Que... quelle horreur!... je vous appartiens, je... je le jure.

Mme DARMAIN.

Oh! du moment que vous le jurez, nous n'en demandons pas davantage. Mais que voulez-vous?

DÉGOURDIS.

Je voudrais une place de pro... cureur du roi... pour l'éloquence et la facilité; mais les avocats ont tout pris... alors je viens ici réclamer une sinécure de quinze ou vingt mille francs; plutôt plus que moins.

Mme DARMAIN.

C'est la moindre chose... vous l'aurez.

DÉGOURDIS.

Et tout..... tout-à-l'heure, je vous présenterai mes amis.

(*Plusieurs personnes s'avancent près de madame Darmain.*)

Mme DARMAIN.

Encore des placets!... c'est bien, donnez, donnez... voyons... Un directeur de spectacle qui demande un titre pour son théâtre!.. ça regarde le public. Un chansonnier qui demande la croix d'honneur!.. le roi ne veut pas qu'on les prodigue, c'est dommage. Un député qui exige des places pour toute sa maison!.. c'est trop juste. Un auteur indépendant qui nous prie de lui conserver la pension qu'il

a touchée sous tous les régimes... Un doctrinaire qui veut une direction générale... Un cuisinier!... comment le cuisinier du ministère qui veut conserver sa place... Mon beau-frère le gardera.

DÉGOURDIS.

Il fera bien... c'est moral.

AIR : *Ce luth galant.*

On veut à tort supprimer, de nos jours,
Ces grands repas qui sont d'un grand secours.
C'est par eux que souvent le zèle doit éclore!
Quel que soit son drapeau, l'éloquence dévore :
On dînait autrefois, on va dîner encore,
On dînera toujours.

ROBERT.

Voulez-vous, Madame, que je vous débarrasse de ces papiers?

Mme DARMAIN.

Non, j'y suis habituée; depuis quinze jours, j'en apporte autant tous les matins. Aussi, je puis dire hardiment que, dans ces graves circonstances, personne n'a rendu des services plus réels à l'état... J'ai fait vingt préfets, six conseillers d'état, quatre maîtres des requêtes, trois chefs de division, trente commis, et cent trois sous-préfets.

PERROCHEL, *sur le côté.*

Ah! l'honnête femme!... si je pouvais me faufiler par là.....

Mme DARMAIN.

Ce qui me chagrine, c'est que je reviens encore, sans rapporter à mon frère les renseignemens que le ministre lui a demandés, sur un brave homme qui a fait des prodiges de valeur près du Louvre.

PERROCHEL.

Ah! mon dieu!

ROBERT.

Dam'! il y en avait tant... le moyen de s'y reconnaître.

Mme DARMAIN.

Oui; mais celui-ci s'est emparé d'un canon, au moment où on allait y mettre le feu... et par là, il a sauvé la vie à tous les braves qui l'entouraient.

TOUS.

C'est beau! c'est superbe!

DÉGOURDIS.

Si j'avais voulu, j'en aurais fait autant.

Mme DARMAIN.

Ah! s'il se présentait, on n'aurait rien à lui refuser.

PERROCHEL, *à part.*

Oh! la bonne occasion! je m'y cramponne.

(*On entend du bruit.*)

Mme DARMAIN.

Eh! mais quel bruit!... que se passe-t-il donc?

ROBERT.

Ah! Madame, ce sont deux ou trois nuées de provinciaux qui viennent d'arriver... Des Bretons, des Normands, des Picards, des Bourguignons, des Champenois, et surtout des Gascons!

Mme DARMAIN.

Des Gascons!

DÉGOURDIS.

Comment! il y en a encore?

ROBERT.

Ils demandent des places... ils veulent entrer.

Mme DARMAIN.

Qu'ils attendent... Je passe chez mon frère.

PERROCHEL, *à part.*

Voilà le moment de me montrer.

MAD. DARMAIN.

Air des Gascons.

Mais plus tard ils seront admis;
Il faut qu'aujourd'hui je commence
Par recommander mes amis...
J'en ai bien assez à Paris.

(*On entend crier.*)

ROBERT.

Entendez-vous!...

MAD. DARMAIN.

De la course ils ont le talent,
En poste ils traversent la France;

Ils gagnent bien, en voyageant,
Des places qu'ils auront, je pense.

DEGOURDIS.

Oui, des places en diligence.

ENSEMBLE.

MAD. DARMAIN.

Oui, plus tard, etc.

TOUS EN CHŒUR.

Oui, plus tard ils seront admis;
Il faut qu'aujourd'hui l'on commence
Par recommander ses amis...
Vous en avez tant à Paris!

(*Tout le monde remonte avec Mad. Darmain. — Perrochel l'arrête. Elle redescend seule avec lui.*)

SCÈNE VIII.

Mme DARMAIN, PERROCHEL.

Mme DARMAIN.

Monsieur, pardon... je n'ai pas l'honneur...

PERROCHEL.

De me reconnaître... c'est possible; je suis un homme obscur, et ce n'est pas dans des lieux comme celui-ci qu'on a coutume de me rencontrer.

Mme DARMAIN.

C'est donc cela... Et en quoi puis-je vous être utile?

PERROCHEL.

Mon dieu, Madame... je ne sais comment vous dire... je suis si modeste.

Mme DARMAIN.

Allons, mon ami, allons, rassurez-vous, un peu de courage; je vois que vous n'avez pas l'habitude de solliciter.

PERROCHEL.

Je ne fais que ça... je veux dire depuis hier... On m'a forcé à me mettre sur les rangs, car moi je ne voulais pas; je pense que, lorsqu'on a fait son devoir, on n'a pas besoin

d'autre récompense... et pour m'être battu pendant trois jours...

Mme DARMAIN.

Vous vous êtes exposé...

PERROCHEL.

Si je me suis... Ah! oui, Madame... et je puis dire qu'il y en a peu qui se soient montrés comme moi : j'ai tué douze sicaires de ma propre main ; j'ai forcé un bataillon à mettre bas les armes ; et je suis entré le premier aux Tuileries.

Mme DARMAIN.

Ah!... vous êtes le soixante-treizième qui réclamiez cet honneur-là?

PERROCHEL.

C'est possible... nous sommes entrés les premiers... en masse ; mais moi, Madame, j'ai des preuves, des blessures...

Mme DARMAIN.

Vous êtes blessé!

PERROCHEL.

Ah! grâce à des soins, il ne me reste plus qu'une douleur à la jambe.

Mme DARMAIN.

Laquelle?

PERROCHEL, *embarrassé d'abord.*

Madame, la droite. (*Riant.*) C'est mon côté faible..., elle a été froissée par cette maudite pièce de canon.

Mme DARMAIN.

Vous conduisiez une pièce de canon?

PERROCHEL.

Mieux que cela, Madame... Seul, sous le feu de la mitraille, j'ai enlevé une pièce de huit à d'infâmes étrangers.

Mme DARMAIN.

Aux suisses?

PERROCHEL.

Au pied de la colonnade.

Mme DARMAIN.

Près du Louvre?

PERROCHEL.

J'ai sauvé la vie à plus de cent personnes.

Mme DARMAIN.

Il se pourrait!... Ah! Monsieur, ne me trompez-vous pas?... Vous seriez ce brave...

PERROCHEL.

Je suis ce brave.

AIR : *Sans murmurer.*

Sans vanité
J'ai fait, on peut m'en croire,
Bien des exploits qui ne m'ont rien coûté.
Quiconque a pris part à notre victoire,
Autant que moi... peut parler de sa gloire,
Sans vanité.

Et il y a huit jours qu'on me laisse dans cette antichambre.....

Mme DARMAIN.

Vous?

PERROCHEL.

Ce n'est pas pour nous, gens obscurs et modestes que les portes sont ouvertes. Aussi, j'allais me retirer, quand je vous ai entendue parler de moi.

Mme DARMAIN.

Nous en parlons souvent... Eh! quoi... nous vous cherchions... nous vous demandions partout... et vous étiez là! Quel bonheur de vous avoir trouvé, pour vous présenter à mon frère, qui vous présentera au ministre... il apprécie votre conduite héroïque... il en a été témoin.

PERROCHEL.

Ah! diable!

Mme DARMAIN.

Et mon frère, et le ministre qui me trouvent trop légère... Cette fois, ils me rendront justice, et à vous aussi.

PERROCHEL, *à part.*

Dieu! quelle tête!... me voilà lancé!

AIR *du Triomphe de la Muette.*

ENSEMBLE.

Ah! je me félicite
D'avoir pris ce moyen;
A la fin mon mérite
Trouve donc un soutien.

MAD. DARMAIN.

Par sa noble conduite,
Je serai son soutien,
Et je veux que l'on cite
Mon nom auprès du sien.

PERROCHEL.

Ah! quel bonheur pour notre France,
Si, quand vous donnez un emploi,
Les braves que l'on récompense,
Le méritent autant que moi!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DÉGOURDIS, NOIROT, DESRUBANS.

DÉGOURDIS.

Madame, je viens vous pré... présenter mes amis.

Mme DARMAIN.

C'est bien, c'est bien... Soyez tranquilles, Messieurs, je penserai à vous... Mais vous m'excuserez... le ministre m'attend... je lui mène un des hommes qui ont le mieux mérité de la France et de moi.

TOUS.

Comment, Monsieur?...

PERROCHEL, *saluant.*

Messieurs...

REPRISE DU CHŒUR.

Ensemble.

MAD. DARMAIN.

Par sa noble conduite,
Etc., etc.

PERROCHEL.

Ah! je me félicite,
Etc., etc.

DEGOURDIS, NOIROT et DESRUBANS.

Honneur au vrai mérite !
Honneur au citoyen
Dont la noble conduite
Fut pour nous un soutien !

(*Perrochel entre chez le Secrétaire avec Mad. Darmain.*)

SCENE X.

NOIROT, DÉGOURDIS, DESRUBANS.

NOIROT.

Qu'est-ce que c'est que cet homme là ?

DESRUBANS.

Parbleu ! quelqu'intriguant !

DÉGOURDIS.

Qui... qui vient nous souffler nos places.

NOIROT.

On ne voit que ça. Ce qui vous prouve, Messieurs, comme je vous le disais tout-à-l'heure, qu'il faut nous entendre, et tout garder pour nous... j'ai commencé... je me suis dévoué... j'ai gardé mon emploi. Nous sommes beaucoup comme ça.

DÉGOURDIS.

Oui... i... des gens comme nous doivent tou... toujours être pla... placés.

DESRUBANS.

Je ne demande pas mieux... mais, moi, j'avais des scrupules pour le nouveau serment.

DÉGOURDIS.

Quelle bé... bétise !

NOIROT.

Il faut le prêter... Est-ce que c'est un serment qui vous coûte, M. Desrubans ?... on fait des phrases.

DÉGOURDIS.

Ou... ou... des restric... ti... des restrictions ; on en est quitte pour quelques sifflets... On dit je ju... jure... en hai... haine de l'anar... l'anar... narchie... et ça... ça n'engage à rien.

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

La république, ô délire !
De moi reçut trois sermens.
J'en prêtai deux à l'empire,
Et deux aux Bourbons rentrans.
Philippe aura le huitième !
Et, comme ses devanciers,
S'il avait des héritiers,
Je leur tiendrais le neuvième,
Comme je tiens les huit premiers.

DESRUBANS.

C'est comme ça que j'ai toujours fait.

DÉGOURDIS.

Eh bien! alors... qu'est-ce que vous dites donc?

DESRUBANS.

C'est que je vois beaucoup des nôtres qui ne prêtent pas serment.

NOIROT.

Ils ont tort. On ne gagne rien à avoir de ces scrupules là.

DÉGOURDIS.

On y ga... gagne qu'on perd sa place... voilà... là tout.

NOIROT.

Oui, mes frères... c'est un grand tort que de se retirer; car on laisse ainsi la porte ouverte à des hommes nouveaux... à des jeunes gens mal disposés pour la compagnie.

DESRUBANS.

La jeunesse est si mauvaise !

DÉGOURDIS.

On a eu tort de ne pas la supprimer pendant qu'on y était.

NOIROT.

L'essentiel, c'est d'occuper tous les postes... nous en avons déjà beaucoup... on nous ménage; pour nous soutenir, emparons-nous des sots, des enfans et des femmes...

DÉGOURDIS.

Oh! les femmes! c'est mon f... fort.

NOIROT.

Il faut biaiser.

DÉGOURDIS.

C'est ça, bi... biaisons.

NOIROT.

C'est ainsi qu'en levant tous la main, nous aurons des amis partout... dans l'administration....

DÉGOURDIS.

Dans les tri... tribunaux.

DESRUBANS.

Dans la pairie.

DÉGOURDIS.

Je vous en réponds... J'ai mon petit cousin Dubriage, qui sera pair de France un jour... c'est mon élève.

DESRUBANS.

On dit que c'est un imbécile.

DÉGOURDIS.

Parbleu !

NOIROT.

Ça ne le regarde pas... La pairie, c'est comme la noblesse...

Air du Vaudeville de Fanchon.

C'est le chef de sa race,
Il est sûr de sa place;
Et pour les lois sans goût,
Devant un ministère,
Il ne sera jamais debout...
Mais c'est héréditaire,
Ça dispense de tout.

DÉGOURDIS.

C'est co... commode.

Même air.

Il poursuit les grisettes,
Il est criblé de dettes,
Et l'exemple l'absout.
Toujours sans caractère,
Il est bête à dormir debout...
Mais c'est héréditaire,
Ça dispense de tout.

NOIROT.

Il sera des nôtres... De cette manière, il nous reste toujours de la ressource... Nous obtiendrons de bonnes places.

DESRUBANS.

Des cordons...

DÉGOURDIS.

Des peu... pensions...

NOIROT.

Des titres...

DÉGOURDIS.

Avec ça, nous prendrons notre mal en pa... patience.

NOIROT.

Ainsi, c'est convenu.

AIR *des Scythes.*

Pour mieux tromper ce qui nous environne,
En longs rubans portons les trois couleurs;
Vieux champions de l'autel et du trône,
Conservons-les dans le fond de nos cœurs,
Sans renoncer aux nouvelles faveurs.
Se retirer, c'est perdre la partie,
Jurons bien haut, par de nouveaux sermens,
Comme autrefois de servir la patrie,
Et de palper nos traitemens.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

PERROCHEL, *entrant, puis* DARRAINE, ROBERT, BROSSET, JOSÉPHINE.

PERROCHEL.

Quel bonheur!... Enfin la route m'est ouverte... c'est délicieux... Voyez un peu, avec de l'esprit... je suis préfet, chef de division; ce que je voudrai.

DARRAINE.

Eh non! vous dis-je, non... je ne veux pas accepter.

ROBERT.

Comment, Monsieur, vous refusez d'être secrétaire-général?

DARRAINE.

Eh oui!... il y a là un jeune homme qu'il faudrait renvoyer... D'ailleurs le nombre des solliciteurs m'effraie.

BROSSET, *entre avec Joséphine.*

Venez, mam'zelle Joséphine, venez..... Comme vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Dam'! quand on n'a pas l'habitude...

BROSSET.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc? vous ne venez pas demander le bien des autres..... Ah! voilà notre protecteur.

DARRAINE, *à Robert.*

Et puis il y a tant d'intrigans!... Ce que je viens d'apprendre...

JOSÉPHINE.

Entrer comme ça chez un ministre.

BROSSET.

Ne craignez rien, je suis là... Monsieur, Monsieur...

DARRAINE.

Qu'est-ce?... Ah! c'est vous.

BROSSET.

Comme vous voyez, avec la jeune fille..... Joséphine Dubois.

DARRAINE.

Oui, je sais... Mais mon ami, ou l'on vous trompe, ou vous cherchez à me tromper.

BROSSET.

Comment, qu'est-ce que ça veut dire?

DARRAINE.

Cela veut dire que le brave dont vous m'avez parlé venait de sortir de chez le ministre, quand j'y suis entré.

PERROCHEL, *à part.*

Ah! mon dieu, c'est moi.

BROSSET.

Par exemple, en voilà une solide.

JOSÉPHINE.

Vous voyez bien à quoi vous m'avez exposée.

BROSSET.

Eh non! Mam'zelle, non, ça ne se peut pas... je suis là... j'ai vu l'acte de courage du père Dubois... C'est

quelque brave du lendemain qui se met à sa place... mais si je le trouve, il n'a qu'à se bien se tenir.

JOSÉPHINE.

M. Brosset, ne vous emportez pas.

PERROCHEL, *à part.*

Ah ! le butor !

BROSSET.

Non, non, je l'assommerai, et après nous verrons.

(*Perrochel s'esquive et sort.*)

DARRAINE.

Allons, si l'on nous a trompés, comptez encore sur mon intervention.

JOSÉPHINE.

Non, Monsieur, non, je ne demande rien... Si je venais ici, ce n'était pas pour moi; c'était pour voir honorer la mémoire de mon père...

BROSSET.

Laissez donc, mam'zelle Joséphine, ne parlons plus de cela... retournons chez nous... je travaillerai, et vous aussi; avec ça, voyez-vous, on peut être heureux... Vous êtes seule; eh bien ! je vous reste, moi, je serai votre frère, votre ami... mieux que ça encore, si vous voulez bien.

JOSÉPHINE.

Ah ! que je suis fâchée d'être venue.

DARRAINE.

Rassurez-vous, Mademoiselle; si vous avez droit à des secours...

BROSSET.

Gardez-les pour ces gens-là... mais nous...

AIR :

Dans les bureaux où l' citoyen
Retrouve encor l'ancienn' méthode,
Notre roi Philipp' devrait bien
Mettre ses vertus à la mode.
Tout irait mieux pour nous, je crois,
Si les répons's venaient du trône;
Puisqu'en ces lieux, comme autrefois,
Quand on d'mande justic' pour ses droits,
On a l'air de d'mander l'aumône.

Venez, Mam'zelle, venez.

(*Il emmène Joséphine.*)

SCENE XII.

DARRAINE, ROBERT, DÉGOURDIS, NOIROT, DESRUBANS.

ROBERT.

Ils ont l'air de dire la vérité, et si vous étiez secretaire-général....

DÉGOURDIS, *accourant vers Noirot et Desrubans.*

La voilà, la voilà, notre protectrice!

DARRAINE.

Eh! je ne me trompe pas... M. Dégourdis...

DÉGOURDIS.

Ah! mon dieu! celui que j'ai fait destituer.

NOIROT.

Vrai... celui dont j'ai la place?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, Mme DARMAIN, PERROCHEL, FOULE DE SOLLICITEURS.

CHŒUR.

AIR : *Oh! la bonne folie!*

Elle quitte son frère,
La voilà! quel bonheur!
Je vais au ministère
Me trouver en faveur!

Mme DARMAIN.

Oui, mes amis... oui, j'ai réussi pour tout le monde.

TOUS.

Ah! Madame!

ROBERT, *à Darraine*

Hem! Monsieur... quelle fournée d'injustices... C'est tous les jours comme ça.

Mme DARMAIN.

Mais un grand malheur nous menaçait..... Mon beau-frère voulait donner sa démission; mais je veux qu'il garde

le secrétariat, pour en faire part à ses parens, à ses amis, à ses connaissances; et...

PLUSIEURS PERSONNES, *en dehors.*

J'approcherai! je veux approcher!

ROBERT.

Ah! Messieurs.

Mme DARMAIN.

Qu'est-ce donc?

SCENE XIV.

LES MÊMES, PLUSIEURS JOURNALISTES.

ROBERT.

Madame, ce sont des journalistes qui se plaignent d'avoir été oubliés.

Mme DARMAIN.

C'est jouer de malheur!... J'en ai tant placé dans les bureaux, aux finances, à l'intérieur, aux archives; enfin il y en a partout. (*Murmure.*) Eh oui! Messieurs.

AIR:

Grand ou non, vieux ou nouveau,
Parmi vous tout sollicite;
Vous avez même, on le cite,
Un confrère-infolio
Dont les rédacteurs en masse,
Soit mérite, soit audace,
Se sont tous fait mettre en place;
Si bien, ou plutôt si mal,
Qu'en vain le public s'abonne,
Il ne reste plus personne
Pour rédiger le journal.

Mais c'est égal... je ferai récompenser les services réels... D'ailleurs j'aime beaucoup les journalistes, le ministre en est un. Quant à vous, M. Perrochel...

DARRAINE.

Lui aussi!

Mme DARMAIN.

Oui, Messieurs... le voici, l'homme de courage dont je

vous parlais, qui a pris la pièce de canon des Suisses, près du Louvre.

DARRAINE.

Ah! c'est trop fort!... Viens, Robert, suis-moi!

(*Il remonte, et entre dans le cabinet.*)

Mme DARMAIN.

Pour commencer, on vous nomme sous-préfet.

PERROCHEL.

Une sous-préfecture, à moi!... Ce n'est pas assez.

DÉGOURDIS.

Alors demandez-en deux.

Mme DARMAIN.

Enfin Paris et la province, tout le monde sera placé, et dans un moment le secrétaire-général viendra ici répondre lui-même à toutes vos demandes.

TOUS.

Vive M. le secrétaire-général!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme ROBERT.

(*Costume de vieille, mante, bonnet à barbes, cocarde blanche, éventail, lunettes et béquille.*)

Mme ROBERT.

Vive quoi?... On a crié vive quelque chose... et moi aussi, je veux le crier.

PERROCHEL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Mme ROBERT.

Hélas! mon pauvre garçon, je suis une malheureuse qui ai tout perdu... depuis que ceux qui me soutenaient sont... votre serviteur...

Mme DARMAIN.

Mais enfin qui êtes-vous, bonne femme?

Mme ROBERT.

Je ne suis pas bonne... je suis *la Qotidienne*, votre révérente mère.

TOUS.

Hem! plait-il? Par exemple...

Mme DARMAIN.

C'est une folle.

MAD. ROBERT.

AIR : *Paris est comme autrefois.*

Je suis la *Quotidienne*,
Et la *Gazette* est ma sœur;
Hélas! je végète à peine,
Depuis mon dernier malheur.
Fidèle à nos ennemis,
Aux cosaques j'ai jadis,
Quand mon roi fut de retour,
Prodigué tout mon amour...
J'ai, sous la chambre introuvable,
Ensanglanté mon rabat;
Du ministère incroyable
J'appelais les coups d'état.
Je défendais les abus,
Les jésuites, les ventrus,
Les budjets, mon seul soutien,
Les Suisses qui vont si bien.
Mais c'est surtout des gendarmes
Que j'aimais la loyauté!
Ce beau corps a, sous les armes,
Taut de sensibilité!...
Pour écraser les mutins,
Je criais tous les matins,
Qu'avec le parti royal,
Je monterais à cheval...
Mais les plus forts, les plus braves,
Quand est venu le danger,
Nous nous cachions dans les caves...
Et j'en sors pour me venger.

TOUS.

Voulez-vous vous taire!

Mme ROBERT.

Eh! non, non, ne craignez rien... Hélas! je suis bien bas depuis que mes chers gendarmes...

NOIROT.

Mais on ne parle plus de ça.

Mme ROBERT.

Et moi, je veux en parler!... En ce moment-ci, je suis indépendante... c'est-à-dire que je suis à vendre. Qu'est-ce qui veut m'acheter?... Où est le ministre?... conduisez-moi au ministre.

NOIROT.

Vous ne vous entendriez pas avec lui... votre couleur...

Mme ROBERT.

J'en changerai... je n'y tiens pas... Oh! le jeune ministère ne refusera pas mes faveurs... il ne peut pas se passer de moi... Je rajeûnirai pour lui... je vanterai ses vertus, son économie, son courage... Me voilà, qu'il m'épouse, et je lui donnerai en dot tous les imbécilles de France... il y en a encore... il y en aura toujours. Je me ferai doctrinaire, idéologue, républicaine s'il le faut... Je crierai vive... tout ce qu'on voudra!... Mais qu'on m'achète... qu'on me paie... je ne peux pas vivre sans ça.

PERROCHEL.

Allons donc... on se passera de vous.

Mme ROBERT.

Ah! l'on se passera de moi! prenez-y garde... Je ne suis que méchante... je deviendrai furieuse.

AIR *du chapitre second.*

Oui, dans ma colère,
Avant peu, j'espère
Mettre tout en feu!
Toujours intraitable,
Je ferai le diable
Au nom du bon dieu!
Ma feuille bénite
Chaque jour excite
La guerre entre nous.
Je crierai sans cesse :
Courage, jeunesse!
Ouvriers, à vous!
La presse est infâme!
Le peuple est sans âme!
La loi sans vertu!
Plus de séminaires,
De missionnaires,

L'état est perdu !
J'en ai l'espérance,
La Sainte-Alliance
Un jour reviendra,
Pour éteindre en France,
L'affreuse licence
Qu'a moi l'on devra.
Oui, dans ma colère,
Avant peu j'espère
Mettre tout en feu.
Toujours intraitable,
Je ferai le diable
Au nom du bon dieu !
Je mets tout en feu,
Au nom du bon dieu !

Mme DARMAIN.

Jetez-moi cette femme à la porte.

TOUS.

Oui, à la porte ! à la porte !

Mme ROBERT.

Au secours ! au secours ! Gendarmes, on veut me faire violence !... gendarmes, sauvez mon honneur... tirez sur ces gaillards-là.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BROSSET, JOSÉPHINE, ROBERT.

BROSSET.

Eh bien ! qu'est-ce que vous nous voulez ?

JOSÉPHINE.

Pourquoi nous ramener ici ?

Mme ROBERT, *se retournant.*

Ah ! mon dieu ! du peuple ! de la canaille ! Gendarmes !...

(*Elle tombe sur une chaise.*)

ROBERT.

Tiens, ma tante la *Quotidienne !*

BROSSET.

Qu'est-ce qu'elle a donc cette grosse mère ? Rassurez-vous, allez... nous sommes ici malgré nous.

JOSÉPHINE.

Certainement.

Mme ROBERT.

Renvoyez-les... ça me rappelle les barricades... ça me fait mal aux nerfs.

BROSSET, *se mettant en défense.*

Si tu approches!...

TOUS.

Voulez-vous finir!

(*La porte du cabinet s'ouvre.*)

ROBERT, *annonçant au milieu du bruit.*

Monsieur le secrétaire général!

TOUS, *remontant.*

Le secrétaire général!

Mme DARMAIN, *remontant.*

Mon beau-frère!... (*Elle s'arrête.*) Ce n'est pas lui.

DARRAINE.

Non, Madame... c'est moi... le secrétaire général.

PERROCHEL.

C'est mon compagnon de voyage!

DARRAINE.

Votre beau-frère cède un emploi au-dessus de ses forces... j'accepte... il était temps!

TOUS.

Ah! mon dieu!

DARRAINE.

AIR *des Comédiens.*

Oui, ce matin, vous venez de m'apprendre
Qu'un citoyen en place doit rentrer,
Lorsqu'il y voit des services à rendre,
Et, comme ici, du mal à réparer.
Si désormais Madame sollicite
Pour ses amis.... je serai leur soutien,
Je placerai tous les gens de mérite...

MAD. DARMAIN.

Les malheureux! ils n'obtiendront plus rien.

DARRAINE, *à Perrochel qui cherche à l'éviter.*

Pour vous, Monsieur, vous m'apprendrez, je pense,
Par quel hasard, car je n'y comprends rien,
Quand nous courrions tous deux en diligence,

Vous, à Paris, vous vous battiez si bien?...
Vous comprenez; et de votre demande,
Long-temps encor vous aurez à rougir;
Disparaissez, héros de contrebande,
Et respectez la palme du martyr.

(*A Joséphine.*)

Puisque le brave est mort pour sa défense,
Notre pays, qui seul la dotera,
A l'orpheline offre une récompense,
Qu'avec un autre elle partagera.

(*Joséphine tend la main à Brosset. — Darraine, à Dégourdis, à demi-voix.*)

Vous qui m'avez destitué naguère,
Rassurez-vous, je vois votre embarras;
Votre demande est encore un mystère,
Reprenez là... je n'en parlerai pas.

(*A Noirot et à Desrubans.*)

Et vous, Messieurs, un peu moins d'impudence,
Pour nous tromper vous être trop connus,
Et vos jours, j'en jure par la France,
Ils sont passés... ils ne reviendront plus.

(*Aux journalistes.*)

Vous, jeunes gens, que la presse réclame,
D'un bon journal et l'honneur et l'appui,
Du bien public si l'amour vous enflamme,
A vos travaux retournez aujourd'hui.
Que les méchans redoutent vos férules,
Que tous les sots craignent votre gaîté,
Des faux sermens flétrissez les scrupules,
Aimez ce roi, fils de la liberté.

DÉGOURDIS.

C'est dommage... ça allait si bien.

BROSSET, *voulant aller à Perrochel.*

Comment, c'était ce gaillard?...

(*Joséphine le retient.*)

Mme ROBERT, *se glissant près de Darraine.*

Mon amour!...

DARRAINE.

Hem?

ROBERT, *bas.*

C'est ma tante, vous savez...

Mme ROBERT.

Veux-tu m'acheter ?... je t'aimerai bien.

DARRAINE.

Oui, ma bonne, oui. (*Bas à Robert.*) Mets-moi cette *Quotidienne* là à Charenton... avec l'autre, si c'est possible.

ROBERT.

Oui, Monsieur... et comme ça tout le monde sera à sa place.

VAUDEVILLE FINAL.

Air de M. Doche.

PERROCHEL.

Pour moi point de sinécure,
Rien! quand je vois tant de gens
Se gorger avec usure
De places, de traitemens!
Leurs droits et leurs talens,
Qu'importe qu'on en murmure!
La France les paiera,
Les budjets sont toujours là! } (*bis.*)

NOIROT.

Pour nous quels destins terribles!
La police et son trésor
A nos vœux sont insensibles!
Mais le diable n'est pas mort,
Non, il nous reste encor
Des juges inamovibles:
Si Bazile s'en va,
Bridoison est toujours là.

BROSSET.

Chez nous plus d'esprits malades!
Vous, ouvriers respectez
La conquête des barricades,
Nos lois et nos libertés!

Si vos droits sont heurtés,
Parlez !... votr' voix, camarades,
Jusqu'au trône montera...
Notre roi Philippe est là.

ROBERT.

La France républicaine
A fait briller autrefois
Des noms... qu'on vit avec peine
Vendre à l'empire nos lois,
Ou ramper sous les rois !
Mais aux deux bouts de la chaîne,
Comm' vos droits qu'il fonda,
Lafayette est toujours là !

DÉGOURDIS.

Quand nous étions les apôtres
De la cour et des trésors,
Je criais avec les autres :
Peuple, canaille, dehors !
Nous sommes les plus forts !
Plus d'autres droits que les nôtres !
Mais le canon tonna...
Les plus forts n'étaient plus là.

DARRAINE.

Par notre reconnaissance,
Le Panthéon illustré,
Au courage, à l'éloquence,
Rouvre un sein long-temps muré ;
Sous ce dôme sacré,
Viens, député de la France !
Ton cœur s'échauffera...
Manuel et Foy sont là !

MAD. ROBERT.

Puisque tout est calme en France,
Moi je reprends mon rabat !

Comme un éteignoir immense,
J'arrive après le combat ;
Oui, pour les coups d'Etat,
Pour Saint-Ignace en souffrance,
Un héros restera !...
(*Faisant la révérence.*)
La *Quotidienne* est là !

MAD. DARMAIN, *au public.*

De sa légère férule,
Le Vaudeville aujourd'hui
Frappe un bien vieux ridicule ;
Messieurs, joignez-vous à lui !
Vous, son plus ferme appui,
Applaudissez sans scrupule,
Et notre auteur dira :
L'indulgence est toujours là !

FIN.

ral.

s pages qui coûteront,

. . 15 f.

. . 30

n (360 jours). 5,400

, . . 54,000

d'une page

té ci-dessous)

. . . 3,600

. 50,400

s.

lonnes de 120 lignes,

la même somme que

re de lignes.

nt du cliche, et 10 fr.,

iété.

es conditions actuelles

chaque journal plus de

certaine latitude dans

que ce qu'il prendra,

nte.

en prenne habituelle-

nes de 90 lignes, for-

ur chaque numéro une

nes), ce qui laisse une

0 f.

l format, prenne habi-

nes de 120 lignes) sur

deux pages du journal

sera pour le choix une

La Société dépensera donc 10 f.; elle en recevra 15.

Le bénéfice sera par numéro 5 f., et par mois (30 numéros) 150 f.

Ces prix offrent aux journaux de département l'économie de ce paient aujourd'hui aux Offices-correspondances de Paris; soit pou semi-quotidiens, par mois, environ 75 f., et pour les quotidiens mois, environ 150 f.

Quelques journaux quotidiens, qui doivent être composés rapiden à cause des heures d'arrivée des courriers et des heures de distributi leur feuille, pourront même réaliser des économies beaucoup plus dérables.

On peut donc compter sur les chances suivantes de bénéfice :

5 journaux quotidiens à 150 f. par mois.	750
15 journaux semi-quotidiens à 37 f. 50 c. par mois. . .	562
	1312

Il faut retrancher :

Pour le coût des *matrices* de 2 pages, par jour, 20 f.; par mois	600 f.	
Pour le service spécial de classement, d'emballage, etc., des clichés	100	
	700	700
Le Bénéfice à appliquer aux dépenses générales du journal, sera par mois, environ		600
soit par an.		7,200

NOTE E.

Frais du supplément hebdomadaire.

Frais fixes : Supplément de composition, par numéro. . . 20

par an (52 numéros). 1,040

Frais proportionnels : Timbre à 6 c. 52 numéros. . 3 f. 12 c.

Papier.	1	56
Tirage.		21
Bandes et collage . . .		11

La distribution pour Paris est comprise dans celle du journal quotidien.

Un numéro coûte à Paris, pour un an . . .	5	»
Port pour les départements	2	8
Un numéro coûte dans les départ., pour un an. .	7	8

LA DÉMOCRATIE

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN.

Bureau provisoire, rue Taitbout, N° 9.